

II. Le théâtre shakespearien du fétichisme (2^e conférence)

Fétichisme de la marchandise – fétichisme de la monnaie – fétichisme du capital

II.1. Fétichisme de la marchandise

Nous allons commencer par une citation fameuse de Marx :

« Il tombe sous le sens que l'homme modifie par son activité les formes des matières naturelles d'une façon qui lui est utile. La forme du bois, par exemple, est modifiée quand on en fait une table. La table n'en est pas moins du bois, chose sensible ordinaire. Mais, dès qu'elle entre en scène comme marchandise, elle se transforme en chose sensible suprasensible. Elle ne tient plus seulement debout en ayant les pieds sur terre, mais elle se met sur la tête, face à toutes les autres marchandises, et sort de sa petite tête de bois toute une série de chimères qui nous surprennent plus encore que si, sans rien demander à personne, elle se mettait soudain à danser ». (Le Capital)

Marx décrit la métamorphose de la table entre le moment où elle sort de l'atelier du menuisier, où elle a été créée par du travail concret de menuisier (elle est alors une table très ordinaire, une chose sensible appropriée à l'usage auquel elle est destinée), et le moment où elle se présente sur le marché, avec son prix, c'est-à-dire sa valeur d'échange, collé sur une étiquette. Là, ce n'est plus la même histoire : notre table est amenée à se comparer avec les autres marchandises ; on ne parle plus de travail concret ; il va lui falloir être considérée comme une dépense de

travail en général, c'est-à-dire de quelque chose qu'on ne voit pas et qu'on ne peut que concevoir. C'est alors, dit Marx, que la marchandise-table devient une chose suprasensible qui matérialise un temps social de travail humain qui permet de la rendre comparable à d'autres marchandises. Tout le problème est que le temps social de travail humain en question est maintenant du passé ; c'était il y a quelques semaines ou quelques mois ; et, franchement, qui s'en préoccupe, à l'heure qu'il est ? Mais, en même temps, sur le marché, la table se donne à voir aux consommateurs comme une chose utile à laquelle est attaché un prix (valeur d'échange) sans considération spéciale du nombre d'heures de travail humain auquel elle correspond. Les acteurs du marché tirent donc la marchandise vers des statuts opposés.

Au total, notre table est écartelée entre sa forme *« sensible »* et utile de table, à laquelle est attaché un prix (valeur d'échange) et sa forme *« suprasensible »* de produit d'un temps social de travail humain dont découle sa valeur. On comprend qu'elle danse la gigue !

L'extrait de Marx permet de pointer un autre problème, celui du fétichisme. Sur le marché, les rapports entre les humains deviennent des rapports entre des choses semblant avoir leur valeur propre (leur prix ou valeur d'échange). Les producteurs humains (sources de la valeur) n'apparaissent pas, et ce sont les marchandises qui tiennent le beau rôle. C'est le monde à l'envers !

L'inversion consiste en ceci, dit Vasseur, que *« dans la confusion entre valeur [issue du travail humain] et valeur d'échange [se manifestant sur le marché] qui s'ensuit, on a l'impression que ce sont les choses qui par elles-mêmes secrètent leur propre valeur et établissent entre elles des*

{ relations sociales que les humains ne peuvent que suivre en s’y soumettant ».

La valeur n’est plus vue comme temps de travail social mais comme pouvoir inclus dans la marchandise (son prix). Le travail humain est occulté et les marchandises se voient dotées d’un pouvoir occulte. C’est cela le fétichisme : un rapport social apparaît comme un rapport des choses entre elles.

Déplions cette idée, car cela va nous conduire à une autre formulation (déjà évoquée) qui va nous faire avancer. Le *“rapport social”*, c’est-à-dire le travail, est noué dans la sphère de la production, tandis que les *“rapports des choses entre elles”* se nouent dans la sphère de la circulation, c’est-à-dire sur le marché. Et l’idée est la suivante (nous l’avons d’ailleurs déjà rencontrée) : dans le capitalisme, c’est la sphère de la circulation qui impose sa logique à la sphère de la production. Ceci est une autre manière de présenter la première idée.

Vasseur insiste sur le fait que tout cela n’est pas concerté (il n’y a pas de complot) : c’est inhérent à la logique capitaliste.

{ Le fétichisme, dit Marx, « adhère aux produits du travail dès lors qu’ils sont produits comme marchandises et [...] est inséparable de la production marchande ». (*Le Capital*)

II.2. Fétichisme de la monnaie

L’omniprésence du marché des marchandises c’est aussi l’omniprésence de la monnaie, l’équivalent général de toutes les autres

marchandises, grâce auquel on peut éviter l'idée du troc entre des choses concrètes.

La monnaie donne lieu à une deuxième forme de fétichisme

{ dans la mesure, dit Vasseur, où elle apparaît comme dotée du pouvoir de **« donner sa valeur à chaque marchandise en lui fixant un prix »**.

Le fétichisme de la valeur propre à chaque marchandise, tel que nous venons de le voir, se déplace dans la monnaie pour le compte de toutes les marchandises.

{ Marx dit : **« L'énigme du fétiche monnaie n'est donc que celle du fétiche marchandise, devenu visible, crevant les yeux »**.

Au passage, le caractère de valeur de toutes les marchandises semble s'être détaché d'elles pour se condenser dans la monnaie.

Et, avec la monnaie, la chosification des rapports sociaux, telle que nous venons de la voir, s'accompagne d'une manière encore plus évidente d'une personnification des choses, c'est-à-dire que la monnaie va se voir investie de pouvoirs surhumains.

L'origine de la valeur de la marchandise dans le travail humain était déjà floue et insaisissable au niveau de la marchandise ; avec la monnaie, cette origine est bel et bien perdue. Et d'ailleurs, ne dit-on pas que *« l'argent n'a pas d'odeur »*...

Comme toujours, Marx trouve les mots pour exprimer ces choses-là :

« Tout devient vénal, tout peut s'acheter. La circulation devient la grande cornue sociale dans laquelle tout vient atterrir afin d'en ressortir cristal monétaire. Rien ne résiste à cette alchimie, pas même les saints ossements et moins encore les moins ordinaires choses sacro-saintes, hors du commerce des hommes ».

II.3. Fétichisme du capital

Du fétichisme de la monnaie au fétichisme du capital il n'y a qu'un pas que nous franchissons allègrement.

Le capitaliste n'a que faire du circuit « *M-A-M'* » des producteurs. L'huile et la glaise, ce n'est pas son truc. Son job à lui, sa dignité, son destin, c'est le circuit « *A-M-A'* », c'est-à-dire qu'il part de l'argent, et, avec cet argent, il trouve le moyen de faire plus d'argent, c'est-à-dire de faire resplendir le fétichisme du capital. Son circuit à lui est sans fin. C'est une fin(alité) sans fin (et sans faim). Au diable les gueux et leurs misérables valeurs d'usage !

On est passés du fétichisme taille M de la Marchandise au fétichisme taille L de la Livre (monnaie) et, finalement, au fétichisme taille KKL du Kapital.

Marx dit : *« La valeur devient ici le sujet d'un processus dans lequel, à travers le changement constant des formes monnaie et marchandise, elle modifie sa grandeur elle-même, se détache en tant que survaleur d'elle-même en tant que valeur initiale, se valorise elle-même. Car le mouvement dans lequel elle ajoute de la survaleur est son propre mouvement, sa valorisation est donc une auto-valorisation. Elle a reçu cette qualité occulte de pondre de la valeur parce*

qu'elle est valeur. Elle fait des petits vivants ou, pour le moins, elle pond des œufs d'or ».

Le capital paraît cause de soi³. C'est le fétichisme suprême et absolu. Le capital produit le capital. Vive ses personnifications : le capitaliste, l'entrepreneur, le commerçant, le financier, le trader.

Mais, peut-être que je m'emporte, là... Il y a un "hic", en effet... ce n'est pas ainsi que cela fonctionne... La valeur grossissant d'elle-même pour devenir capital, c'est une apparence fétichisée... Ce n'est pas la réalité... Nous avons encore des "secrets" à éclaircir...

Il me faut reparler, en effet, de ce personnage qui a déjà fait une entrée, en quelques occasions dans notre grand théâtre, mais toujours de façon furtive, je veux parler du salarié.

Nous allons donc devoir quitter la sphère de la circulation dans laquelle nous avons évolué jusqu'ici pour entrer dans la sphère de la production.

Cette suite sera l'objet de notre prochaine conférence. Mais, avant d'entrer enfin, la semaine prochaine, dans l'ancre prolétarien du fétichisme, je voudrais quitter un instant la description de Bernard Vasseur et vous donner à voir ce que dit sur le sujet qui nous occupe Dany-Robert Dufour dans ***Le Divin Marché***, publié chez Denoël en 2007. Les deux approches se complètent bien.

³ Causa sui.



Ce détour va porter sur la question de la « main invisible du marché ». Question connue, enseignée au lycée. Vasseur l’aborde aussi dans son livre. J’ai choisi de vous présenter la façon dont Dufour en parle parce qu’elle va nous rappeler des choses que nous avons dites, Hugues et moi, l’an dernier, dans la conférence “*Psychanalyse et hégémonie*”.

Dufour dit dans ***Le Divin Marché***⁴ que les sociétés sont sorties de la religion, mais que c’est pour passer immédiatement sous une autre religion, et cette autre religion c’est celle du marché, que nous n’avons pas le droit de ne pas adorer. S’agissant de nos rapports sociaux, de nos rapports avec les autres, nous pouvons adorer d’autres idoles diverses et variées, à notre choix, mais, en ce qui concerne le Dieu Suprême du Marché, on ne nous laisse pas le choix : adoration impérative.

Pour argumenter cette affaire, Dufour part d’une hypothèse élaborée au début du XX^e siècle par l’anatomiste hollandais Louis Bolk et reprise par le paléontologue américain Stephen Jay Gould. Cette hypothèse est celle de la néoténie humaine⁵ qui pose que l’homme naît incomplet, prématuré.

« *Les preuves [de la prématurité] ne manquent pas : l’homme vient au monde avec des cloisons cardiaques non fermées, il se caractérise par l’immaturité postnatale de son système nerveux pyramidal, par l’insuffisance de ses alvéoles pulmonaires, par sa boîte crânienne non fermée, par ses circonvolutions cérébrales à peine développées, par son absence de pouce postérieur opposable, par son*

⁴ Denoël, 2007.

⁵ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Néoténie>

absence de système pileux, par son absence de dentition de lait à la naissance, etc. ».

La conséquence de cette prématurité, c'est que le petit homme est dépendant de la relation à l'autre, et c'est donc l'allongement considérable de la période de maternage, ce qui signifie que c'est par la parole, la culture et la technique qu'il s'approprie le monde.

Ce que je retiens pour mon propos, c'est ce que nous appelions l'année dernière, Hugues et moi, dans la conférence sur la psychanalyse, la relation à l'autre et au grand Autre. Le grand Autre ou les grands Autres, c'est d'abord les parents. Puis, viendra l'école, etc. La conséquence de la néoténie humaine, c'est qu'entre le nourrisson et sa mère (ou son père) va se nouer une relation particulièrement déséquilibrée et que le jeune enfant va se trouver en situation d'entrer de manière intense et répétée dans le discours de l'Autre (père ou mère). Et le point décisif est le suivant : cette pratique de la relation au grand Autre va évoluer chez *Homo sapiens sapiens* vers la constitution d'une structure anthropologique ; une **« structure anthropologique de la croyance »**, dit Dufour ; structure qui explique que l'être humain va acquérir très vite la capacité d'entrer dans le discours de l'Autre, du grand Autre, pour finir par être toujours déjà disposé à adhérer à des discours particulièrement surplombants comme les discours religieux.

« La religion n'est donc pas, dit Dufour, une maladie infantile, mais surtout une maladie constitutive de l'humanité. Une maladie qui se présente comme un remède ».

Dufour fait une liste "à la Prévert" des grands Autres ou des figures éminentes auxquels les êtres humains ont voué une dévotion au fil du

temps : le Totem, les forces de la nature ou Physis (Grecs), la Cité (Grecs), le Cosmos, les Esprits. Plus près de nous : le Dieu unique, le Roi, le Peuple, la Race, la Nation, le Prolétariat.

{ « *Tous les hommes soumis à ces figures*, dit Dufour, *furent des croyants* ».

Et j'en viens au Marché : la dernière grande figure tutélaire en date, c'est le marché, le Divin Marché. Dieu s'est (globalement) retiré de l'espace public, et se trouve maintenant (globalement) confiné dans la sphère privée, mais, à la place, nous avons hérité du Marché. Sous l'Ancien régime, on disait « *Le Roi est mort, vive le Roi !* » ; nous, on peut dire : « *Dieu est mort, vive Dieu !* ». Tel un phénix, en effet, il renaît toujours de ses cendres sous des avatars différents.

Nous voilà donc avec le « *Divin Marché* », selon l'expression de Dufour. Assimiler le marché à une divinité n'a rien d'exagéré car l'invention du marché par Adam Smith au XVIII^e siècle relève bien de la théologie. Que dit Smith dans *La richesse des nations* (1776) ?

{ La société se présente désormais comme un ensemble où « *chaque homme est devenu un commerçant* ».

Libre à chacun, dit Smith, de se livrer à l'activité économique de son choix, et de le faire en poursuivant des buts parfaitement égoïstes. Cela ne nuira pas à l'intérêt collectif, dit Smith, au contraire. C'est une affirmation qui a de quoi surprendre dans le contexte de l'époque. Je ne pense pas seulement au contexte religieux. Songez que presque au même moment, dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*

(1785), Kant formule l'impératif catégorique⁶, qui est à l'exact opposé de ce que dit Smith.

Et comment l'intérêt égoïste peut-il en venir à servir l'intérêt collectif ? C'est possible grâce à une Providence particulière que Smith appelle la *« main invisible »*. Smith dit :

« [L'individu] ne pense qu'à se donner personnellement une plus grande sûreté ; et en dirigeant cette industrie de manière que son produit ait le plus de valeur possible, il ne pense qu'à son propre gain ; en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions ; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler ».

Cet "esprit caché" est présent et agit toujours et partout. Inutile de chercher à le mobiliser ou, au contraire, de vouloir y échapper. Il est toujours là et il agit sans que nous ayons à y penser. Il pense à tout. Dieu pense à tout. Et au diable l'impératif catégorique !

« Il faut, selon le mot d'ordre du libéralisme, laisser faire », car, au fond, c'est Dieu qui fait ».

Nous savons, nous, aujourd'hui, que le mot d'ordre va être entendu, et qu'il va être, dans l'ordre idéologique, l'un des étendards du développement du capitalisme. Autrement dit, nous avons congédié Dieu,

⁶ 1) « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle » et 2) « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen ».

mais nous sommes passés sous la juridiction d'un nouveau dieu, et peut-être encore plus puissant que le précédent.

Conclusion/Révision

Le fétichisme, avons-nous dit, c'est, d'une part, la chosification des rapports sociaux ; c'est leur chosification par la marchandise. Cette chosification est en même temps une invisibilisation car la marchandise prend la place des rapports sociaux de production dans la conscience des personnes ; le travail humain, le rapport capital-travail, les travailleurs, les classes sociales sont tenus pour négligeables. Au lieu de cela, les marchandises et l'argent se mettent en scène et dansent la gigue sur le marché. De la chosification à la naturalisation, il n'y a qu'un pas, allègrement franchi par Alain Minc, par exemple, quand il dit que *« Le marché capitaliste est naturel comme la marée »*.

Le fétichisme, c'est, d'autre part, dans le prolongement de la chosification, la personnification des choses. C'est la mise sur un piédestal du marchand, de l'entrepreneur, du financier, du trader, de la star de football, du capitaliste, etc., etc. Bref : de toutes les personnes qui personnifient nos fétiches et/ou qui brassent des millions ou des milliards.

Ce résumé peut encore être simplifié. On peut dire que le fétichisme, en fin de compte, c'est le recouvrement du procès de production par le procès de circulation. C'est-à-dire que la sphère qui crée la valeur est dominée et supplantée par la sphère qui ne fait que faire circuler la valeur. C'est notamment pour cela que Marx parle de *« monde à l'envers »*. Cette prévalence de la sphère de la circulation se traduit dans le vocabulaire par l'omniprésence des notions de "société de marché" et de "société de

consommation” et explique finalement pourquoi il est si difficile de convaincre que le capitalisme est exploiteur et aliénant puisqu’il apparaît sous les meilleurs atours qui soient en dissimulant ce qu’il est et – cerise sur le gâteau - en se faisant aimer des victimes qu’il écrase.

De fétichisation en fétichisation (marchandise ; argent ; capital ; circulation), c’est le capitalisme en tant que tel qui se retrouve fétichisé, considéré comme éternel, existant depuis toujours et pour toujours. Comment être contre la marchandise, en effet ? Comment être contre la mondialisation ? Comment être contre le capitalisme ? La forme politique emblématique de ce processus – et je termine là-dessus - est le “TINA⁷”, qui est certainement la clé de voute de l’ensemble des attitudes politiques de renoncement et de fatalisme qu’il nous arrive souvent de déplorer.

⁷ *There is no alternative.*